

Jean-Michel Riou

# LA PROPHÉTIE DE GOLGOTHA



Flammarion

Extrait de la publication



# LA PROPHÉTIE DE GOLGOTHA

DU MÊME AUTEUR

*Le Boîtier rouge*  
Denoël, 1995.

*Le Mille-Pattes*  
Denoël, 1998.

*Rendez-vous chez Scylla*  
Flammarion, 2000.

*Les Voleurs d'ouragan*  
Flammarion, 2001.

*Petits Arrangements avec les femmes de ma vie*  
La Martinière, 2002.

*Un homme de liberté*  
Flammarion, 2002.

*Le Phonogrammobile*  
*ou les Aventures de Fred Cumulo et d'Alizée d'Oc*  
Fremeaux et Associés  
(coauteurs : L. Chaumet, J.-P. Bouvry), 2003.

*Le Secret de Champollion*  
Flammarion, 2005. J'ai Lu, 2006.

*L'Insoumise du Roi-Soleil*  
Flammarion, 2006. J'ai Lu, 2007.

Jean-Michel Riou

# LA PROPHÉTIE DE GOLGOTHA

roman

Flammarion

© Flammarion, 2007.  
ISBN : 978-2-0806-9062-3

*À la seconde qui vient, où tout ce qui suit pourrait arriver.*





*« Nous autres, civilisations, nous savons  
maintenant que nous sommes mortelles. »*

Paul Valéry



PREMIÈRE PARTIE

# L'ESPRIT DUMAL



# PRINCIPE DE GOLGOTHA

## Rapport du Neuvième Décemvirat Paragraphe I

*Pendant plus de soixante années, j'ai beaucoup changé de nom. Je me suis fait appeler Richard Kessler, Erich Bauer, William Allright, Antonio De Palmya, Pierre-Jean Sedan, Abdelaziz Walshaby, Christopher Powell, Abel Pereire. Par moments, je peine à retrouver celui que je portais à la naissance. Je l'écris ici et une seule fois pour ne jamais plus en parler : Roberto Fiorelli. Encore que ce détail n'ait guère d'importance. La date où je naquis, je m'en souviens. C'était le 12 juin 1890. Je sais également, avec certitude, que je vis le jour à Rome, en Italie. Du reste de moi, je ne rapporterai que ce qui concerne la part de mon histoire au cœur de Golgotha. C'est l'usage dans notre Communauté.*

*Quand vient le jour de partir, et quel qu'en soit le motif, les faits marquants et les agissements des Dix Magistrats du Très Haut Collège du Décemvirat sont consignés dans un rapport qui viendra s'ajouter aux autres, à ceux qui les ont précédés, chacun servant à nourrir le Principe de Golgotha. Et c'est ainsi depuis combien de temps ? Des siècles, peut-être, bien que je n'en aie aucune idée, et cela aussi est sans importance, eu égard à ce que je sais, comme peu d'hommes et, en réalité, comme seuls peuvent le raconter ceux qui siègent au sommet de Golgotha.*

*Le 17 mars 1914, jour de mon entrée dans Golgotha – j'allais avoir vingt-quatre ans –, l'homme qui me recevait parla du rapport qu'il me faudrait établir à la fin : « Retenez, me prévint-il, tout ce qui a trait à votre action, mais sans jamais rien consigner. Puis, le moment venu, vous reporterez ce que vous aurez produit, exécuté, accompli. Ce sera comme un testament. En fait, la seule trace de votre passage.*

Les Très Hauts Magistrats qui formeront alors le Collège du Décemvirat en prendront connaissance, puis vous, ou celui qui vous succédera, devez le détruire. Aussi, pensez dès aujourd'hui à cet ouvrage à la fois éphémère, et cependant capital, mais sans céder à l'orgueil et sans rien omettre de vos faiblesses ou du pire que vous auriez commis ou connu. Cela n'a rien à voir avec la morale, le bien ou le mal, étant donné que nous ne cédon pas à ces croyances capricieuses. Pensez-y à la manière d'une chronique rigoureuse qui viendra nourrir l'édifice de Golgotha. Ce ne sera que cela. Pourtant, il s'agira d'une contribution primordiale, un caillou blanc sur le chemin de la Vérité, puisque nous sommes les seuls à savoir ce qu'il en est vraiment de l'Histoire, et ce, depuis très longtemps. »

Ce conseil, je l'ai scrupuleusement appliqué. Chaque événement auquel j'ai participé, ou dont j'ai été informé, je l'ai noté au fond de mon cerveau, éliminant les souvenirs secondaires, les satisfactions éphémères, les regrets, les remords, le plaisir de la possession, les émotions physiques et mentales, et même les corps des créatures que j'ai aimées. J'ai effacé jusqu'au passé de mon enfance, de ma famille, de mes origines pour ne retenir que l'essentiel, ce qui a trait au Vingtième Siècle dont je fus un témoin objectif et froid, un acteur détaché que l'immensité des hommes communs jugerait, dans l'hypothèse improbable où mon récit viendrait à être révélé, comme un être exécrationnel, un criminel non amnistiable.

Au cours de ma vie, pour préparer ce moment attendu où je peux enfin confier mon expérience à ceux qui me suivront, je me suis exercé sans relâche, classant dans ma mémoire, répétant inlassablement les faits, les dates, les lieux, les noms qui nourrirent le principal de ma vie. Je parle des événements où se mêlent les actions formidables qui ont trait à la barbarie humaine ; à ce que le vulgum pecus appelle la guerre et dont je fus ce qu'ici, à Golgotha, on nomme un tiers privilégié.

Ce dernier terme désigne ceux qui, à mon exemple, ont eu accès à des informations dont l'opinion n'aura jamais connaissance. Je parle de vérités insupportables qui révolteraient la masse et provoqueraient les plus incroyables désordres si l'on découvrirait combien la folie meurtrière de l'homme ne cache en réalité aucun mystère. J'ai appris à démonter et remonter l'étrange mécano qui déchaînerait par hasard l'instinct bestial, ce déclic inexplicable qui pousserait les peuples, les religions, parfois des civilisations entières, à se détruire, reproduisant

ainsi et irrévocablement les mêmes erreurs. Et ce n'est pas, Golgotha le sait, parce que notre espèce, hargneuse et supérieure, manquerait de mémoire.

Pour que la mienne, de mémoire, ne fasse pas défaut, pour être à la fois le plus juste et le plus sincère, je vais, je l'ai déjà écrit, rejeter la part personnelle enfouie au fond de moi. Je ne fais que suivre l'enseignement de l'envoyé de Golgotha, un homme mystérieux qui m'a reçu, le 17 mars 1914, au dernier étage d'un immeuble austère situé dans le quartier d'affaires de la ville d'Anvers. « Votre passé, c'est-à-dire ce qui précède cette rencontre, oubliez-le », m'a-t-il conseillé. Son costume était sévère, couleur passe muraille, précisément un dark suit d'une facture soignée. L'étoffe de soie et de cachemire venait sans doute d'un tailleur de la City. Pour me faire comprendre que je devais tourner la page, il m'invita à choisir un pseudonyme. « Ce sera pour toujours, précisa-t-il. Ceux de Golgotha le connaîtront. Rien qu'eux. Choisissez quelque chose de simple. Court, ce serait idéal. Apprenez à être efficace. Ce nom ne sera pas de ceux que l'on trouve dans les romans, mais le signal d'un nouveau départ, une nouvelle appellation que l'on doit comprendre dans les coins les plus reculés du monde. De Delhi à Vladivostok, de Bangui à Bakou, de Lima à Pretoria », ajouta-t-il, pour le cas où je n'aurais pas encore compris que Golgotha était planétaire. Et universelle. À moins qu'il ait voulu m'impressionner en évoquant la puissance infinie de ceux que je rejoignais.

Peut-être pour me venir en aide, mon recruteur me donna le sien, de nom : Archange. « Décidez », ajouta-t-il soudainement sur un ton sec. Cela me rendit nerveux. Il ne fallait pas commettre de faute. L'épreuve – car je l'envisageais ainsi – suffirait à me juger. Avais-je du répondant, de l'à-propos, et du sang-froid ? Par une troublante association d'idées, où se mêlaient Golgotha et l'Ange de l'Apocalypse, il me revint à l'esprit ce passage de la Bible qui mettait en scène la destruction divine de Babel, symbole de l'orgueil et de la mésalliance des hommes. J'y voyais l'expression même du projet de Golgotha. Les créatures de Dieu étaient manipulables, et, comme la fourmi, infatigables et corvéables à merci. On détruisait, elles reconstruisaient, sans jamais désenchanter – car l'instinct de survie semblait effacer les pires atrocités qu'elles subissaient depuis la nuit des temps. Moi, je savais déjà que le destin des hommes n'était qu'une question d'organisation. La fatalité n'y jouait aucun rôle. Le sort labyrinthique

de notre race s'étudiait et se calculait. Et pour cela, il existait Golgotha – la colline du Crâne – un nom et un lieu évoquant la mort de Jésus de Nazareth, là où le Christ vécut un calvaire, symbole même, selon moi, du désespoir éternel attaché à cet insupportable état terrestre qui ne réservait aucun bonheur, aucune évolution, car ce monde-ci était défini et fini, sans promesses, simplement animé d'actions et de soubresauts qui agissaient pour le seul triomphe du prédateur le plus fort. Ainsi, tous les efforts et toutes les gesticulations de l'homme pour atteindre un monde meilleur ne formaient qu'une rêverie, un songe pour endormir les enfants. Chimère que tout cela. Et j'ai répété ce mot : « Chimère ». Le nom que je venais de choisir.

L'Archange sembla satisfait. Puis, sans détour, il me parla enfin de mon affectation. Ce serait Paris. Là-bas, il y avait du travail. Et c'est ainsi qu'en changeant de nom, je suis enfin né à la vraie vie.



# 1

Paris. 16 mars 1914, peu après 17 heures.

Le chauffeur vient de ranger sa voiture soigneusement lustrée face à l'immeuble du *Figaro*, situé au numéro vingt-six de la rue Drouot. En cette fin de journée, la gouaille des ramoneurs, des vitriers, des rémouleurs chante le génie des petits métiers de Paris et se mêle au défilé des hommes d'affaires, aux pas pressés des femmes aisées rejoignant leur foyer, aux coursiers, aux reporters, aux journalistes qui jaillissent du *Figaro*. Pourtant, la passagère ignore ce ballet, où se mêlent également les calèches livrant bataille contre l'automobile, invention bruyante et malodorante qui, chaque jour, conquiert un peu plus la chaussée. De même, elle ne prête pas attention à son chauffeur qui ne sait s'il doit laisser tourner le moteur, ou descendre pour lui ouvrir la portière – en n'oubliant pas d'ôter la casquette bleue qu'il porte fièrement. Henriette reste un long moment inerte, plongée dans ses pensées et il faut attendre les vociférations d'un charretier qui réclame le passage pour qu'elle se décide à tourner la tête vers l'entrée du *Figaro*.

Elle n'a pas lâché un mot pendant le trajet, ce qui est nouveau et même étrange, s'inquiète Maurice. D'habitude, madame aime babiller avec lui, parlant des petites choses de la vie, des cancans de la rue. Pourquoi a-t-elle seulement ouvert la bouche pour le sommer d'ôter la cocarde qui orne le pare-brise de l'automobile noire ? Et que penser de cette allure sombre, de ce visage sans couleurs, du tremblement de ses mains qu'elle dissimule vaille que vaille dans un gros manchon d'hermine posé sur ses genoux ?

— Madame, lance-t-il d'un ton gêné. Vous voilà arrivée.

Maurice est un Breton de Lorient monté depuis peu à la capitale, un mécanicien, habile de ses doigts, détaché du ministère des Finances où officie son maître et dont se sert monsieur, ou parfois madame, quand celle-ci baguenaude en ville, dans les magasins, et revient en riant à pleine gorge, les bras chargés de paquets, de bibelots, de vêtements soyeux qu'elle porte si bien, cette belle femme de quarante ans. Dieu, qu'il la trouve séduisante et aime la scruter, mais sans jamais penser à mal, lorsqu'il la promène sur les grands boulevards !

— Ne m'attendez pas, murmure-t-elle.

Elle ouvre la portière, descend vivement, s'enfonce dans la cohue. Maintenant, elle traverse d'un pas décidé et va pour entrer dans l'immeuble du *Figaro*, ce journal qui crée tant d'ennuis à ses patrons. Maurice ne sait pas trop lire, mais il a de l'oreille et entend parfois ce que disent ces derniers quand ils rentrent de l'Opéra, en oubliant qu'ils ne sont pas seuls. Il est question de lettres de monsieur ou de madame que le *Figaro* publie dans ses pages. Avant leur mariage, ils s'échangeaient des mots d'amour. Quel crime peut-il y avoir à écrire qu'on se plaît ? Maurice pense simplement et sainement, mais ce n'est pas le cas de certaines des personnes importantes qui dirigent la France.

— Nom de nom ! grogne le chauffeur en voyant que le crachin tourne en giboulée et que, depuis son poste, coincé dans cette carcasse de métal dont les petites vitres se couvrent de buée, ce maudit temps va compliquer son observation. À moins de sortir et de salir son uniforme et ses bottes de cuir.

Il attrape le chiffon dont il use pour décrasser ses mains quand il s'emploie à la manivelle. Mais il y a de l'huile, et le gras va barbouiller le pare-brise. Maurice peste, s'énerve, mais, pour l'heure, il suit encore la silhouette de madame qui file entre les gens, tête baissée, les mains enfouies dans son manchon. Ces étrangetés et cet air malheureux sentent à plein nez le malheur. La pluie redouble, la vue se trouble. Chiennerie de temps ! Il se signe, comme on le fait dans son pays, car il ressent comme un mauvais présage. Et cela a suffi pour qu'il la perde des yeux.

## 2

Henriette s'est glissée dans le flot continu qui entre et sort du *Figaro*. Maintenant, elle fait face à l'appariteur aux cheveux blancs trônant dans le hall. On le laisse là, bien qu'il soit âgé ; et il semble qu'il ait toujours occupé ce poste. Du journaliste stagiaire au directeur, M. Calmette, tout le monde le salue, et lui connaît les habitudes de chacun. Son travail consiste à filtrer le flot des visiteurs et attendre ainsi que la journée passe. Rarement, il doit repousser un agité venu demander réparation pour un article publié dans le quotidien. Son allure de géant et sa mâchoire carrée suffisent à calmer les esprits révoltés. Eugène Malenchon sait aussi rouler et chalouper l'épaule comme à vingt ans, mais ce n'est qu'une apparence. À soixante-six ans, la jambe droite de ce vieil homme garde le souvenir d'un obus creux de la guerre de 1870 : il y a laissé l'os de la rotule et c'est un miracle si on ne l'a pas amputé sur-le-champ pour tuer la gangrène. En retour, il a dit adieu à son ancien métier de fort des Halles de Paris, quand il était gamin et portait son quintal de tonneau à vin sur une seule épaule. Depuis, il vit dans ses souvenirs, en laissant faire les heures et en jetant un regard sur ceux qui arrivent. Eugène garde l'entrée du *Figaro* et, ce 16 mars 1914, ne se plaint de rien. Dans peu de temps, il terminera son service.

— Où allez-vous ? demande-t-il d'une voix prudente à la femme bien habillée qui vient d'apparaître.

— Je veux voir Calmette, votre directeur.

Est-ce l'allure ou la détermination de la visiteuse qui l'incite à la prudence ? Eugène Malenchon sait qu'il faut user de diplomatie. On ne lui dit pas tout, et souvent des visiteurs se présentent sans crier gare, mais ce n'est pas pour autant qu'ils sont indésirables. Les plus importants, les plus attendus ne procèdent qu'ainsi. Ils entrent comme chez eux. Eugène détaille les vêtements de l'inconnue : un chapeau orné de plumes, une jupe sobre taillée dans un tissu de qualité, une veste brodée et un manchon en fourrure. Le cas demande d'agir avec doigté.

— Monsieur le directeur n'est pas rentré.

Bien que visiblement déçue, la femme ne bouge pas.

— Je vais l'attendre dans son bureau.

Sans même consulter le vigile qui ne sait comment réagir, elle s'avance vers l'escalier. Eugène est obligé d'appuyer sur la jambe qui lui fait mal pour la devancer et lui barrer le passage. Mais l'audacieuse jauge ce gaillard qui la domine de deux têtes et ne se montre en aucune manière impressionnée.

— Je suis madame Caillaux, dit-elle en sortant une main de son manchon.

Elle lui tend une carte de visite. Et le morceau de bristol paraît un passe-droit à ses yeux.

Eugène connaît tous les visages des personnes habituées à entrer au *Figaro*. Caillaux ? C'est le nom d'un ministre important, mais il croit aussi se souvenir que Calmette ne le porte pas dans son cœur. À moins qu'il ne s'agisse du contraire ? Il convient d'éviter la bévue. L'installer en haut ou la faire attendre en bas ? Ah ! Tudieu, c'était plus simple de transporter des barriques de vin.

— C'est interdit et je dois appliquer les ordres, lâche-t-il d'une voix hésitante. Installez-vous ici. M. Calmette ne va pas tarder.

La visiteuse n'insiste pas et prend le siège qu'on lui propose. Mais ce calme apparent cache une étrange nervosité, devine le vigile. D'un coup d'œil en coin, il consulte l'horloge qui trône dans l'entrée et maudit ces minutes qui tournent trop lentement. Que lui a dit Calmette ? Quand doit-il rentrer ? Est-ce bien 18 heures ?



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKNFF9062.N001  
Dépôt légal : octobre 2007